

Pierre
AHNE

**DERNIER
AMOUR AVANT
LIQUIDATION**

roman

DENOËL

Dernier amour
avant liquidation

DU MÊME AUTEUR

Comment briser le cœur de sa mère, Fayard, 1997

Je suis un méchant homme, Stock, 1999

Libérez-moi du paradis, Le Serpent à plumes, 2003

Couple avec pistolet dans un paysage d'hiver, Denoël, 2005

Pierre Ahnne

Dernier amour
avant liquidation

roman

DENOËL

Ayant décidé de mettre fin à mes jours j'ai pris le train. Parce qu'on n'était pas obligé sous prétexte qu'on avait décidé de mettre fin à ses jours de le faire tout de suite, n'importe comment, sur le lieu même où on avait résolu la chose. Ça m'était apparu soudain avec une netteté aveuglante la veille au crépuscule alors qu'assis dans la pièce principale de mon appartement de deux pièces je venais d'opter définitivement pour cette solution. Ma fenêtre était ouverte sur la cour où une lame de soleil s'insinuait partageant entre un pan d'ombre et un pan de lumière le mur d'en face, mais rien ne m'obligeait c'était tout à coup évident à me lever toute affaire cessante et à me jeter dans cette cour. Je pouvais très bien prendre le train le lendemain matin pour la Normandie et là mettre fin à mes jours en entrant dans la mer et en nageant jusqu'à épuisement face au crépuscule. À la fin je sombrerais lentement, presque insensiblement, plutôt que d'une noyade il s'agirait d'une fusion pour ainsi dire suave dans le Grand Tout.

J'aurais pu y penser plus tôt. Bien des fois déjà j'avais décidé de me supprimer et à chaque fois, je m'en rendais bien compte à présent, c'était le sentiment d'une urgence impérative qui m'avait complètement bloqué m'empêchant de mettre cette décision à exécution. Comme si à partir du moment où elle était prise il avait absolument fallu la mettre à exécution à la minute, sans barguigner, par le premier moyen venu, aller tout droit ouvrir le gaz, empoigner le rasoir illico, courir à la station de métro la plus proche, plonger sous la rame. Alors qu'on pouvait mourir le lendemain ou même un ou deux jours plus tard, à son rythme, dans un lieu choisi, selon des modalités poétiques.

Ce qui changeait tout. Une fois qu'on avait décidé de mettre fin à ses jours on n'était plus tenu de penser aux raisons qu'on avait de le faire. Le problème était réglé, on pouvait en attendant la concrétisation s'abandonner au pur enchaînement des circonstances. Le lendemain dans le train je me livrais entièrement à elles, me jetant sur l'un ou l'autre des deux sièges que je m'étais attribués selon que le paysage présentait plus de charme à gauche ou à droite. L'essentiel était de ne pas se laisser obnubiler non plus par cette idée de suicide. Il fallait y penser évidemment, c'était cette idée qui m'autorisait à me laisser aller sans me tracasser, mais en même temps si ça devenait une fixation je

risquais de perdre le détachement et la tranquillité d'esprit qu'elle devait justement produire. Il s'agissait de garder un œil sur cette pensée sans me mettre à tourner autour complaisamment au risque d'y tomber, ce n'était pas si compliqué et d'ailleurs j'avais l'habitude de ce genre d'exercices.

Chaque fois que le paysage prenait du côté de la vitre une apparence pittoresque je me propulsais dans cette direction d'un coup d'épaule. Mais je continuais à jeter des regards rapides de l'autre côté et me rejetais vers l'accoudoir dès que j'apercevais là-bas un vague verger ou une ferme. Une jeune femme blonde vêtue de vert et de bleu marine qui était assise de l'autre côté de l'allée centrale a changé de place. Que je me sois justement assis à sa hauteur avait déjà dû lui paraître bizarre, en ce jour de semaine et cette période qui n'était pas encore celle des vacances le train était quasiment vide. Je me suis senti un peu embarrassé, d'autant que j'étais bien conscient du caractère légèrement délibéré de mon exaltation. Mais j'ai pensé sans m'attarder sur cette idée que lorsqu'on devait mettre fin à ses jours sous quarante-huit heures on avait bien le droit de s'exalter un peu et de faire fuir les jeunes femmes blondes.

À l'arrivée j'ai hésité entre l'hôtel des Ondes et celui des Marées, tous deux modestes et situés dans la même

rue proche de la mer. Pour finir j'ai choisi les Ondes dont le nom me paraissait particulièrement adapté et après avoir déposé mon sac dans la chambre je suis ressorti pour aller m'asseoir sur la plage. Elle était encore à moitié déserte, comme le train. Je cherchais machinalement des yeux parmi les rares personnes visibles quelqu'un d'intéressant à observer en tenue de plage, mais il n'y avait dans les environs de l'endroit où je m'étais assis que des enfants en bas âge confiés à des grands-parents en villégiature. J'ai eu un moment de découragement. En sortant de la gare j'avais trouvé exaltant de choisir un hôtel et d'y déposer mon sac au lieu d'aller me jeter tout de suite dans la mer, ce choix d'un hôtel installait comme une perspective concrète l'intervalle de deux ou trois jours au bout duquel je mettrais fin aux miens, intervalle où d'une certaine façon tout était possible. J'allais mettre fin à mes jours donc plus rien n'avait d'importance, je pouvais avant de me fondre dans le Grand Tout faire à peu près n'importe quoi, même ce que je n'aurais jamais fait en temps normal. Mais justement je m'en apercevais à présent que ces trois jours se déployaient devant moi, vides, gratuits, sans signification, je n'étais tenté par aucune activité exceptionnelle. L'intervalle était entamé, tandis que des lambeaux de nuages lumineux passaient au-dessus de l'eau d'un bleu métallique il s'écoulait déjà, et j'avais beau chercher je ne

voyais rien que j'aurais eu envie d'accomplir maintenant que tout était permis.

J'avais raté une première occasion en m'installant dans un hôtel modeste plutôt que dans un hôtel de luxe, je le comprenais après coup. Mais j'avais agi naturellement, sans réfléchir, je ne savais pas encore que j'avais le droit de me livrer à des comportements extravagants. C'était fait, et les seules idées qui me venaient d'autres folies à accomplir ne me disaient rien. J'aurais pu bien sûr aller au casino, ou retourner vers la gare et entrer sans précautions dans le sex-shop qui se trouvait en face, ou encore acheter un poignard de plongée dans un magasin spécialisé puis revenir sur la plage poignarder un retraité ou un enfant. À part ça je ne voyais rien d'autre. Seulement aucune de ces possibilités ne résistait à un examen sérieux. Ce n'était pas parce que j'allais me supprimer par noyade dans un proche avenir que j'aurais éprouvé l'envie de gaspiller mon argent au casino, je voyais à peu près ce que je trouverais dans ce sex-shop si bien que ce n'était pas la peine que j'y entre, le fait que poignarder des retraités ou même des enfants soit devenu soudain envisageable voire d'une certaine façon autorisé ne suffisait pas à conférer au geste un attrait spécial. En fin de compte j'ai décidé d'aller manger un plateau de fruits de mer. Je n'aimais pas particulièrement ça, mais d'habitude je déjeunais très peu, man-

geant plus le soir, et absorber tout un plateau de fruits de mer arrosé de vin blanc en plein milieu de la journée paraissait constituer une espèce de transgression. Petite, modeste, à ma mesure, mais une transgression quand même. Surtout du fait que je n'aimais pas les fruits de mer. Ça conférait à la démarche un supplément d'irrationnel, donc de panache.

J'ai longtemps erré à la recherche du restaurant adéquat. C'était le début de l'après-midi, certains endroits étaient déjà fermés, ceux qui restaient ouverts toute la journée étaient sûrement médiocres, il ne s'agissait pas non plus d'aller dans le premier restaurant venu. J'avais enfin trouvé une folie possible, déjà c'était une folie modeste, humble, à petit panache, si en plus j'allais m'y livrer dans une gargote servant des produits de second choix elle n'aurait plus de panache du tout. Pour finir j'ai opté pour une brasserie un peu éloignée de la mer ce qui inspirait déjà confiance, et où une volonté soulignée de faire populaire cherchait sans doute à indiquer un souci de qualité plutôt que de style.

J'ai commandé un plateau pour une personne et une demi-bouteille de muscadet sur lie, puis en attendant je me suis efforcé d'être à nouveau sinon euphorique en tout cas très excité. Un homme sur le point de mettre fin à ses jours brûle ses dernières heures en

mangeant des fruits de mer, me répétais-je. Mais je n'arrivais pas à m'élever jusqu'à l'état dans lequel l'élégance du geste aurait compensé la nature de l'occasion. En fait le geste ne me paraissait pas si élégant que ça. On m'avait apporté le plateau, et tout en examinant les différents aliments qui reposaient dessus à demi enfoncés dans de la glace pilée je me livrais à des mimiques de gourmandise mais me demandais en fait comment j'allais pouvoir absorber des nourritures aussi répugnantes. Les crustacés en particulier éveillaient peu l'appétit, avec leurs petits yeux marron, cuits mais encore pleins semblait-il d'une vie minérale. Autour se déployait tout l'éventail des coquillages qui eux étaient non seulement crus mais je le savais bien carrément vivants, et dont les organes flasques luisaient dans leurs coquilles parmi les tranches de citron et le goémon décoratif. Où était l'élégance dans tout ça.

La seule personne à part moi dans la brasserie était une petite femme rousse, le serveur m'avait fait asseoir dans son voisinage pour s'éviter des pas et je la voyais manger elle aussi un plateau de fruits de mer avec un manque d'appétit au moins égal au mien. Le spectacle de cette femme dégoûtée s'est mis à agir sur moi comme un facteur encourageant. Si j'avais eu en face de moi un amateur de fruits de mer satisfait qui avait englouti goulûment un organe flasque après l'autre je

me serais senti ne serait-ce que par esprit de contradiction encore plus incapable d'en faire autant. Mais à voir cette femme avaler ses fruits de mer en déglutissant après avoir à chaque fois longtemps fouillé avec sa fourchette dans la coquille, je me disais qu'il y avait des sorts encore pires que le mien. En me concentrant sur cette idée j'ai réussi à absorber coup sur coup plusieurs choses, je ne sais pas quoi exactement, à part les huîtres je n'ai jamais su distinguer l'une de l'autre ces bêtes incertaines. En tout cas je les ai avalées. J'entrecoupais ces absorptions de longues gorgées de muscadet si bien qu'au bout d'un moment un certain enthousiasme est revenu m'habiter aussi, sous l'effet du vin blanc l'instant présent avec son absurdité et ses fruits de mer recommençait à se dégager de la trame générale du temps pour s'imposer comme un tout en soi, repoussant le moment d'aller pourrir au fond des eaux dans un arrière-plan flou et vaguement poétique. En même temps cet instant n'aurait pas présenté cet aspect sans cet arrière-plan. Mais cet arrière-plan restait distant de cet instant, relié à lui par une sorte de cordon aux circonvolutions capricieuses qui oscillaient selon les flux et les reflux d'une nausée bénigne.

C'est étonnant ce qu'on arrive à avaler, ai-je dit à cette femme.

En même temps je balançais au bout de ma fourchette une sorte de gros escargot aux reflets verdâtres.

Elle a tressailli, a levé les yeux, m'a fixé un instant d'un air un peu hagard puis après avoir pris aurait-on dit une inspiration elle a répondu oui il y a des moments dans la vie où on éprouve le besoin de manger de drôles de choses. J'ai horreur des fruits de mer pourtant ce matin j'ai ressenti un besoin impérieux d'en manger, ça m'arrive parfois, peut-être quand on est dans un certain état éprouve-t-on le besoin d'aller jusqu'au bout et de manger par exemple des fruits de mer. Peut-être avec le secret espoir que leur absorption provoquera une réaction, que l'idée d'en être venu là vous donnera par compensation l'énergie dont vous avez besoin pour réagir. Ou bien il est possible aussi qu'il s'agisse de se lancer une sorte de défi, de voir si on est encore capable de prendre assez sur soi pour venir à bout de certaines choses. En tout cas les fruits de mer, je suis bien d'accord avec vous. La flaccidité, la couleur. Ces petits poils sur les pattes des crustacés, si je commençais à penser sérieusement à ces poils je pourrais avoir un malaise.

Elle s'est tue, on a continué quelques instants à manger en silence. J'étais très surpris. J'avais adressé la parole à cette femme sous la pression de l'enthousiasme, du muscadet, des circonstances, pensant sans doute vaguement que si elle ne me répondait pas ou même si elle faisait un scandale et exigeait d'être déplacée à l'autre bout de la brasserie tout ça impor-

terait bien peu. Ce scandale dans un jour ou deux aurait cessé d'exister en tant que tel, en tout cas pour moi, et même si le serveur ou cette femme rousse s'en souvenaient ce serait avec attendrissement et peut-être une espèce de honte, surtout elle, pauvre type penseraient-ils en voyant ma photo dans *Ouest-France* nous n'avons pas eu les mots qu'il aurait fallu.

Là-dessus non seulement cette femme ne faisait pas de scandale mais elle me répondait, j'avais même eu peur un moment qu'elle ne s'arrête plus. Il y avait de quoi s'étonner. J'en venais à regretter d'avoir attendu d'être sur le point de mettre fin à mes jours pour adresser la parole aux femmes seules dans les restaurants.

Pour moi le pire ce sont les yeux, ai-je repris.

Elle a levé le visage de son assiette et a répété oui, les yeux, vous n'auriez pas dû m'en parler, à partir de maintenant je sens que je ne verrai plus que ça.

J'ai esquissé avec ma fourchette un geste de pacification. Il y a des choses pires, ai-je lâché.

J'ai cité à titre d'exemple la cervelle. Elle était d'accord. La cervelle, cette consistance caoutchouteuse qu'elle partageait justement avec certains mollusques. Cependant il y avait aussi les tripes à la nette et brutale apparence de tuyau, l'andouillette avec son parfum de mauvaise haleine. Oui mais également le foie, son amertume douceâtre, les rognons, dont la forme

évoquait un objet de laboratoire, le cœur, rien que cette idée, la langue qui ressemblait tellement à de la langue. Et au fond si on y réfléchissait bien la viande en général et d'ailleurs ne fût-ce que le mot, viande, cette épaisseur violacée de la syllabe, l'espèce d'avidité animale du v du début. Et en fin de compte les poissons aussi avec leur froideur lisse et leurs tressaillements mécaniques au moment de la mort, qu'on s'attendait toujours à les voir réitérer lorsqu'on s'apprêtait à séparer leurs filets avec la pointe de son couteau. Cette femme et moi étions pris de frénésie. Par-dessus nos plateaux on se lançait alternativement des noms de mets, chacun renchérisant, le ris de veau, le groin de porc, dans une fièvre de dégoût. Surtout elle. Car moi je gardais toujours mon étonnement et il me maintenait un peu en retrait par rapport à la conversation, j'y participais bien sûr, je la relançais quand venait mon tour, la panse d'agneau, les yeux de mouton, mais avec surprise, à la fois de la voir durer si longtemps et de constater que j'y participais et la relançais. Car en temps ordinaire mon premier mouvement tel que je me connaissais aurait été, après avoir constaté qu'elle était possible, d'y mettre fin.

Mon mari raffole de tous ces trucs-là, a-t-elle dit.

Je n'ai fait aucun commentaire.

Ma fille aussi, bien sûr, elle prétendrait raffoler de ces trucs uniquement parce que je les déteste même si

elle les détestait également. D'ailleurs c'est le cas. Vous n'allez pas me dire que ma fille aime les pieds-paquets et le boudin noir, ou qu'elle adore pour de bon le croupion du poulet. Elle est comme moi, une mère sent ces choses. Quand je la vois se fourrer ostensiblement le croupion d'un poulet dans la bouche j' imagine le cartilage en train de glisser sous la dent, la saveur molle, et je perçois son dégoût tout comme si c'était le mien.

Quel âge a votre fille ? ai-je demandé.

Dix-sept ans, a-t-elle répondu d'un air sombre. Vous n'allez pas me dire qu'une fille de dix-sept ans aime le croupion.

Non, ai-je reconnu.

Parler de nos dégoûts alimentaires en général nous avait distraits de nos plateaux. On en était venus à bout presque sans s'en apercevoir. Le constatant on est restés silencieux plusieurs minutes, sous l'effet du vin je sentais le sang battre un peu laborieusement contre mes tempes. Je commençais à me figurer le moment suivant, c'est-à-dire mon retour à l'hôtel et ma sieste, et en même temps je jouais avec paresse à me demander ce que j'aurais dû dire si j'avais voulu que mon tête-à-tête avec cette femme se prolonge. En temps ordinaire je n'aurais rien dit du tout, d'abord je n'aurais pas été assez sûr de souhaiter le prolonger, ensuite je n'aurais pas su quelles phrases prononcer.

Mais là tout avait si peu d'importance que ce tête-à-tête pouvait indifféremment durer ou non et que n'importe quels propos feraient l'affaire.

Vous ne voulez pas faire quelques pas pour digérer ? ai-je demandé.

Elle a dit qu'elle était d'accord.

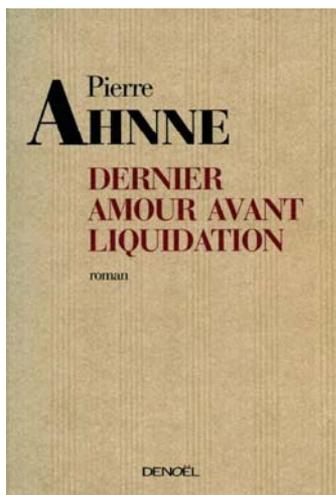
On a payé chacun son plateau et on s'est retrouvés tous deux sur le trottoir. Elle a pris la direction de la plage, je me suis mis à marcher à côté d'elle. Ses cheveux se trouvaient à la hauteur de mon épaule et je me suis demandé s'ils étaient vraiment roux, pour me répondre aussitôt non. Il faisait beau, une brise fraîche venait de la mer qu'on apercevait de nouveau à l'horizon depuis qu'on avait tourné le coin de la rue. J'ai senti que j'étais sur le point d'éprouver une émotion poétique. C'étaient sans doute les derniers effets du muscadet, mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'on était dans la situation « avant de mettre fin à ses jours un homme partage quelques instants fugitifs avec une inconnue qui aurait peut-être pu lui donner envie de rester en vie, mais il est trop tard ». Non pas que cette femme m'ait donné envie de quoi que ce soit mais comment ne pas penser à ce type de situations dans ce genre de cas. On était arrivés sur le front de mer et on s'était accoudés tous les deux à la rambarde qui dominait la plage, j'ai aspiré à fond, essayant d'extraire de l'instant tout ce

qu'il pouvait receler en fait de lyrisme. Quelquefois il vous prend des envies d'entrer dans l'eau et de nager jusqu'à absorption dans le Grand Tout, ai-je dit, désignant du menton l'horizon gris-bleu.

Elle n'a pas répondu. D'ailleurs depuis qu'on avait quitté le restaurant elle n'avait rien dit, je ne m'en étais pas vraiment avisé distrait que j'étais par la beauté de l'instant mais à présent je me rendais compte qu'elle semblait tombée dans une sorte d'accablement et qu'elle contemplait le paysage avec une fixité un peu stupide. J'ai décidé d'attendre et de me taire aussi. On a donc regardé un long moment la plage côte à côte. Le flot avait reculé depuis midi, il était très loin, entre le sable sec et sa masse couleur d'acier s'étendait une vaste zone miroitante ponctuée de rochers et de flaques où gambadaient quelques enfants minuscules. Plus rares que le matin, les grands-parents des autres avaient dû se retirer avec eux dans des salles à manger familiales aux meubles de chêne. Quelques baigneurs célibataires commençaient à les remplacer, dépliant leurs affaires lentement et comme avec réticence au milieu de grands espaces vides.

Je me rappelais ma stupeur atterrée quand j'avais vu la mer pour la première fois alors que j'étais encore enfant moi-même. Je m'étais figuré une étendue de sable jaune perpétuellement écrasée de chaleur où venait mourir une eau d'un bleu acide et toujours

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
GRAPHIC HAINAUT
59163 Condé-sur-l'Escaut



Dernier amour avant liquidation

Pierre Ahnne

Cette édition électronique du livre
Dernier amour avant liquidation de *Pierre Ahnne*
a été réalisée le 17/11/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2009

(ISBN : 9782207260524)

Code Sodis : N38878 - ISBN : 9782207100981